

Voyageurs de l'inutile

Hélène Dorion

Volume 47, Number 1 (267), February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorion, H. (2005). Review of [Voyageurs de l'inutile]. *Liberté*, 47(1), 131–134.

Voyageurs de l'inutile

Hélène Dorion

Lionel Ray, *Matière de nuit suivi de Éloge de l'éphémère*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2004, 177 p.

Comme un château défait suivi de Syllabes de sable, préface d'Olivier Barbarant, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2004, 325 p.

La poésie de Lionel Ray prend le risque du dépouillement et de la transparence du langage, parie sur la limpidité immédiate de l'image pour atteindre le lecteur, *l'émouvoir*, c'est-à-dire *déplacer* son regard, et, ultimement, *faire bouger* l'être et les choses. « Tu n'écris pas pour obscurcir / ce qui est clair [...] Ce qui bouge en toi, ce que / tu donnes, / est un rivage léger » (*Syllabes de sable*).

L'univers poétique de Lionel Ray tient en effet à ce « rivage léger », incertain, nourri par d'incessantes interrogations, chargé d'ombres et traversé par un vide irrévocable que seuls l'amour et les mots peuvent adoucir, et que le regard porté sur la nature — sable, arbres, nuages, cette « mesure de l'inconnaissable » — parvient à apaiser. Car si, comme l'écrit le poète, « l'absence est un nuage », elle reste pourtant incrustée dans le corps, et il faudra « Aller plus / Loin que le cœur / Se pencher / Sur des visages » pour conjurer le manque. L'être avance « sans nom, sans mouvement, sans voix » ; sa quête le porte vers l'autre, et par là vers le *je* et le langage qui le relie au monde. Car la solitude est du côté du silence et du retrait en soi-même :

Si nous sommes seuls, c'est que les mots ont disparu
Et avec eux les attentes et les rencontres,

Alors les miroirs ont perdu leur sens,
Il n'y a plus que l'insouci des brumes

Et des visages retirés en eux-mêmes dans l'absence
De tout. Ainsi à tâtons tu marches

Dans une lumière vide sans rien voir
Du jardin sans rien entendre de ce qui est

De l'autre côté des portes. [...]

(Matière de nuit)

Mais l'énigme demeure entière, le mystère du monde est intact, et le poème en creuse les bords, à coup de mots légers, de faibles mots qui arrivent malgré tout à opposer leur souffle et leur sens au silence et à l'éphémère. Pas de baume cependant, pas de consolation. Le « château » du poète reste « défait », reste désert, même si l'amour qui y résonne, comme un écho magnifique, suffit parfois à nous inventer des ponts, à nous redonner « l'espace qui / S'ouvre / Infiniment / recommencé », et à rendre le château habitable à travers la simplicité de la vie enfin accueillie.

[...] Tu fermes la fenêtre
Tu es sans pensée
Sans sommeil
Sans écriture :
Seulement la vie
En toi
S'écoule et
Cela
Suffit.

(Matière de nuit)

Tantôt élaboré suivant une architecture régulière, tantôt variant la disposition typographique, le poème passe aussi du vers ample à une découpe plus cassante où l'on croit entendre retentir sur la page les pas du poète. La forme s'accomplit à la lumière du sens

qui la suscite. Car là aussi, tout tient à un équilibre précaire, et le poème trouve appui sur un rythme qui ne craint pas de se laisser malmener, quitte à se briser pour se reconstruire autrement. Même fixe, le poème, tout comme le vers, ne sera donc pour autant jamais figé, rappelant ainsi combien l'écriture est d'abord une écoute, une manière de veiller, attentif et inquiet. Entre silence et parole, un chant s'élève, et la ferveur ludique du poète se traduit tant par de riches sonorités que par une exploration du sens qui en accentue les effets, et allège, un instant, les ombres qui pèsent sur les mots : « Rose noire rose heureuse / Rose aimante rose-étoile / Tu es entrée dans le miroir des os ».

Simultanément, deux livres paraissent pour nous rappeler, si besoin est, l'importance de la poésie de Lionel Ray, et que, bien qu'elle n'ait pas dit son dernier mot, elle touche à son apogée — en témoigne son entrée dans la collection « Poésie » avec *Comme un château défait* suivi de *Syllabes de sable* qui reprend intégralement deux livres majeurs parus respectivement en 1993 et 1996. L'ouvrage s'ouvre sur une remarquable préface d'Olivier Barbarant qui éclaire de façon aussi sobre que juste les enjeux fondateurs de cette œuvre qualifiée de « mise en musique de la vie ». De façon pertinente, Barbarant rappelle qu'après « avoir exploré les théories, lacéré quelquefois le poème, tenté à peu près toutes les déconstructions et toutes les expériences [...], il semble que Lionel Ray fasse à présent preuve d'un admirable détachement vis-à-vis de ce qu'il appelle le *poétiquement correct* » et que sa poésie est ainsi devenue « délibérément lyrique, en dépit des étranges suspicions qui règnent désormais autour de ce mot ».

Matière de nuit suivi de *Éloge de l'éphémère* s'inscrit pour sa part à la suite de *Pages d'ombre*, paru en 2000, et, tout en laissant percevoir l'extrême cohérence de l'œuvre de Lionel Ray, réaffirme sa constante évolution, et vient creuser de nouveaux sillons dans la spirale de cet univers poétique dense que renouvelle chaque lecture.

Retrouvant les motifs qui le hantent — le temps friable, l'étrangeté de l'être et sa quête identitaire, la tension vacillante entre les choses, le passage fragile de l'absence à la présence —, le poète relance les dés, mais ne laisse rien au hasard. Comme dans chacun des livres de Lionel Ray, l'exigence et la rigueur de la construction poétique atteignent à une sorte d'harmonie profonde et fluide, évoquant une musique dont on entendrait en même temps les multiples échos intérieurs.

Entre la mémoire et le pur présent, une balance est ici créée, par le biais de l'amour, qui permet à la fois une nouvelle ouverture au monde et la réconciliation de contraires — « Tout est mémoire / Et tout est commencement ». Dans la rencontre s'unissent absence et présence, et s'apaise, provisoirement, la question de l'identité ; dès lors le nom de l'autre devient le *voyage du moi* — la vie enfin réalise ses promesses. Lionel Ray nous donne ici des poèmes intenses et magnifiques qui constituent aussi un « éloge de l'éphémère » puisque dans l'amour, le sablier se retourne, et à nouveau, « le temps s'accumule ».

Depuis longtemps, la voix précise et juste de Lionel Ray m'est une compagne aussi fidèle que nécessaire. À chaque livre, elle me restitue un peu de ce monde qui m'échappe, un peu de ce nom sans lequel je demeure absente. Elle tend sa main au-dessus du gouffre, et assume ainsi le risque ultime du poème.

« Voyageurs d'absolu : voyageurs de l'inutile » — de cet inutile qui nous est nécessaire. Comme la poésie de Lionel Ray, voyageur de la nuit.